



**[www.nouveau monde noir.com](http://www.nouveau monde noir.com)**

# CHAPITRE II : QUILOMBO



**BRÉSIL**

*Brésil, Jericoacoara :*

Si on m'avait dit que la douceur du sable sous mes pieds me manquerait tant...  
Sur mon dos, les échardes d'un radeau désossé, je longeais cette plage couvée par la beauté de l'océan, passant en dessous d'un arc rocheux, dont le creux me donnait l'impression d'entrer dans un tombeau. Mais la vue était si belle, le sable roux épousant les courbes de ses pierres où venaient s'écraser la valse de ses vagues turquoises, on en oublierait presque que c'était sur cette même eau que naviguait le fardeau d'un continent.

Le temps de quelques nuits, je me reposerai dans ce récif avant de me diriger vers les montagnes du Brésil. Des crabes et des poissons crus venaient consoler les cris affamés de mon estomac et dégoûter mes papilles, le goût du sucre me semblait si loin, l'odeur de maman me semblait si proche..  
Pour l'oublier j'écoutais les vagues et les cris des mouettes, posé sur ce rocher je ne pouvais savourer les bribes de cette liberté sachant que des gens qui me ressemblent étaient encore enchaînés aux cornes de ces démons. Mes paupières étaient lourdes, comme les chaînes que je revoyais quand je les fermais. Assez tergiversé, cap vers les montagnes !

Une chenille grignotait le cœur d'une feuille quand le mien se faisait dévorer par la solitude ; les pieds ensevelis dans un océan de racines, je traversais la forêt de l'Amazonie et son étendue de verdure. Adossé à un tronc, le fessier posé sur de la mousse, je me reposais de ce début de périple. Entre deux arbres, le regard intense d'un loup à crinière se plongea dans mon iris, il dévorait un fruit , sans doute une figue puis repartit sans se retourner ; je fis de même et repartit vers les montagnes.

Je regardais le ciel, il était moins bleu que les aras qui l'arpentaient , la grisaille embaumait ces terres et ce ciel, puis une goutte après l'autre ce ciel me rappelait que j'étais si loin de chez moi...

Du doux sable de la plage au désert de cendres, je traversais les vestiges d'une fazenda, des champs brûlés, une braise qui consumait un bout de coton, des cocotiers tranchés dont les graines cramés ne donneront plus jamais cette saveur tant prisée...

Une senzala en morceau, le bois brûle et j'entendais l'écho des esclaves hurlant pour leur liberté. Ma voûte plantaire, s'implantait un pas après l'autre dans ce cimetière de chaînes ; parsemé ici et là des flammes de l'espoir et des cendres du désespoir. Au pied de la montagne, une putride odeur de chair et de sang, à des piquets étaient plantés trois têtes de colons, levant mes yeux vers le ciel, un amas de colombes sur le chemin de ma prière, me montra ce que j'étais venu chercher, le fameux sentier qui menait au "Quilombo Dos Palmares !"

*Quelques jours plus tard...*

Accompagné de cinq hommes du Quilombo qui m'avaient recueilli, attendant dans une fosse commune, l'arrivée des "Nouveaux Noirs".

Guettant le dessin d'une silhouette d'un navire dans cette immensité bleue, les échanges des commerçants et les cris des mouettes animaient le port ; de notre côté on était cachés dans cette fosse où s'empilaient ossements, cadavres et âmes en peine...

Des bruits de pas de plus en plus fort, le bruit des roues en bois d'une charrette écrasant les roches qui tapissaient le sol, les démons se rapprochaient de notre fosse, donc on replongea dans ce marasme mortuaire pour se cacher... L'odeur de chair brûlée empestait dans le port, le craquement des os de ces innombrables squelettes me fît frissonner d'effroi, ces démons jetaient des esclaves morts dans la fosse, leur sang s'écoulait sur mon front et leurs visages de cendres me faisaient face. Quand les commerçants s'éloignaient de la fosse, on remonta alors entre ces cadavres, à la surface. Le Soleil cramait ma peau, ma sueur et leur sang s'écoulaient sur mes yeux quand soudain se dessina sur la mer la silhouette d'un malheur, les voiles d'un négrier cachait l'astre à l'horizon.

Ce monstre de bois accosta le port, et recracha de sa gueule des âmes errantes enchaînées les unes aux autres, soudain en une fraction de seconde, mes cinq compagnons sortirent de la fosse et se divisèrent en deux groupes, deux hommes à gauche, trois à droite, leurs mouvements étaient millimétrés, les lames de leurs machettes dansèrent de manière synchronisées, elles fendaient le ciel et la blanche peau des marchands. J'étais ébahi devant un tel spectacle, c'est à peine si j'avais eu le temps de bouger qu'un chemin de liberté venait d'être tracé pour ces esclaves. L'un des hommes du Quilombo me fit signe que c'était le moment d'attaquer le négrier, je fonça tout droit et d'un bond j'atterri sur l'une des cordes du navire, on grimpa dessus et attaqua l'équipage qui avait ramené nos semblables en enfer, le bruit du fer et de la poudre résonnait, leur sang s'écoulait sur les planches de leur navire, on emmena les esclaves avec nous mais avant de partir, il me restait une chose à faire...

Dans la cale du négrier, où quelques bribes de lueur avaient réussi à pénétrer dans cette pénombre, l'odeur de la pisse et de l'alcool s'entremêlent avec celle de la mort, je déversa quelques barils dans le fond du navire, là où ils entassaient les esclaves comme des objets, au fond de ma poche j'ai sorti une pyrite, placé une étoupe de coton que j'ai découpé d'un vêtement arraché à un marin mort puis sortant ma dague entachée de la sueur de leurs âmes, je gratta jusqu'à ce que l'étincelle s'allume dans le reflet de mon iris, et je partis en courant, laissant derrière moi une étendue de flammes et les souvenirs amer de ces esclaves, le négrier s'enseveli dans la mer, quand libéré de leurs chaînes ces esclaves pouvaient enfin tendre leurs mains vers le ciel...

Une nuée de chairs noires, au pied de cette verdoyante montagne qui abritait ce village caché bâti par des esclaves en fuite. Une fois arrivé tout le monde faisait la fête pour accueillir les nouveaux venus, les percussions résonnaient, nos pieds cognaient le sol de manière frénétique, et notre mélanine dansait de joie au rythme des battements de ces cœurs heureux et de ces sourires éclatants.

Mais moi, j'assistais à tous cela dans mon coin, je les regardais mais je ne les voyais pas, je les entendais mais je ne les écoutais pas, mes pensées dévorais mon être, le bruit des flammes qui consume ce bois, le bruit des lames qui tranchent des âmes, la détonation d'une arme, le temps d'une larme, le torrent de sang dans lequel on se noie, le regard d'un colon effrayé, le bruit d'une chaîne qui se brise et ces humains qui retrouve le sourire, tout cela se chamboule dans mon crâne, je veux le revivre de manière éternelle...Les cris des âmes, en harmonie avec la mort...  
Avais-je trouvé ma raison de vivre ?

Au cœur de ce village caché, j'observais cette gigantesque tribu d'hommes noirs libre, les enfants jouaient entre eux, vagabondaient partout, se cachaient entre les différentes cases, les femmes elles, nettoyaient le poisson et les quelques autres aliments qu'on avait ramené du négrier, certaines d'entre elles partaient à la chasse, avec le même regard que les lionnes dans la savane ! Il y avait également les vieux qui étaient très présents dans l'aspect religieux, de la vie en communauté, ils enseignaient aux enfants l'immensité de l'au-delà, les lois de Dieu, les tentations du Diable...

Et puis il y a ceux qui ne vivent que pour la liberté des leurs, les hommes dont le chef principal était l'un des descendants du légendaire "Zumbi", le premier jour où j'étais arrivé, il m'avait accueilli et dit : << Tu possède les mêmes yeux que lui, vient que je te raconte son histoire...>>.

C'était mot pour mot la même que j'avais lu dans la bibliothèque du maître et qui m'avait poussé à venir ici, pour apprendre de ce peuple et hisser le mien vers la liberté !

L'aube caressait mon âme, je me réveillais loin de l'or blanc, entouré de perles noires, si loin du moulin, si loin des flammes de l'atelier, les claquements de mains quand l'on chantait avait remplacé ceux du fouet , la sueur avait remplacé les larmes, l'effort pour un avenir meilleur effaçait petit à petit les peines du passé, je repensais à ces corps entassés, à ceux laissés dans l'océan, le regard perdu dans le néant, de ces hommes qui n'étaient plus considérés comme tel, des objets à chairs humaines, je regardais le ciel attendant les paumes tendues des chérubins...

L'arrivée d'un messenger avait affolé le village, il avait entendu parler d'une flotte de quatre négriers qui arriveraient dans quatre jours, aux quatre coins de la forteresse les soldats se mirent au diapason, sous les commandements du chef, aiguisage des lames, assemblage du peu de poudre à canon et des balles qui nous restaient et puis surtout on s'était tous réuni au coeur du village pour danser la capoeira, le chef insistait beaucoup sur le combat au corps à corps car il avait une vision pacifiste et tenais à se battre au mérite de la force physique, moi je ne le comprenais pas trop, les colons n'hésiterais pas à nous tuer avec des armes et la paix n'a jamais brisé aucune chaînes à ce que je sache, mais bon je décidai de me taire et de me fondre dans la masse et pratiquer cet art qui ressemblait à une danse mais qui en faite était une manière caché de se battre que les esclaves avait développé face aux colons.

Un jour passe puis un autre et je me disais qu'avec cet entraînement on risquait de perdre beaucoup trop d'être humain, je m'en allais donc voir le chef pour lui dire qu'on devrait privilégier le maniement des armes, je traversais sa porte, il était de dos, son gosse sur les genoux, il lui parlait de la beauté du ciel ...

Le lendemain, la forteresse se réveillait aux cris des singes hurleurs, une vague de chair noire armée dévalait le mont et se dirigeait vers le port, c'était le jour de guerre... Ou celui de la mort ! Direction l'Ouest, vers le port où les négriers s'apprêtaient à accoster. Le chef nous avait répartis en huit factions, deux factions pour chaque navire, nous étions deux-cents hommes et femmes armés de machettes, quelques armes à feu enrayées que l'on avait volé à nos démons. Enragés et assoiffés de liberté, on explosa dans tous les recoins du port à l'arrivée de ces quatre négriers. Le port, le temps d'un instant, s'était transformé en un échiquier ensanglanté où les pions dévoraient le roi pour ne plus jouer à son jeu. Les machettes contre les sabres, le bruit strident du fer qui cognait le cartilage des os, qui se brisaient, des âmes qui s'envolaient ; la valse des corbeaux, la symphonie mortuaire des colombes, on brisa quelques chaînes, on y laissa beaucoup de chair, beaucoup de frères et sous la mélodie des canons, je dansais, je dansais ...

Il ne restait plus qu'une vingtaine d'hommes sur les deux cents que nous étions, une fois de plus le colon nous avait décimé, la colombe nous avait oublié.

On rentrait au Quilombo, le cœur peiné par toutes ces âmes envolées, personnellement de cette bataille je n'avais retenu que le bruit assourdissant du silence, d'une vie qui s'éteignait.

La tête du chef comme seul souvenir ; on dansait au rythme de nos cœurs si lourds, que faire pour oublier cette peine; que faire pour se libérer de nos chaînes...

J'étais fatigué, tellement épuisé qu'on pouvait croire que je faisais partie de ces morts. Dehors il faisait si froid, mais moi j'étais chamboulé par une chaleur étouffante, la fumée de la culpabilité asphyxiait mon sommeil ; si seulement j'avais mieux fait...

Les heures passaient et dans nos têtes c'était la bagarre, mes pensées et mes peines se faisaient la guerre, les astres s'endormaient et je cogitais encore puis sous le poids de mes remords, mes paupières enfin se fermaient...

Le sang qui s'écoulait sur le dédale du port, un jour de plus où l'on nourrissait le diable, péchés et âmes peinées, je m'écroulais sur le poids de nos chaînes; je ne savais pas pourquoi je recommençais...

La silhouette d'une forme, d'une femme, d'une corne ; que le ciel me vienne en aide, le cœur si peiné, je me devais de dompter l'esprit avant d'aborder le Monde...

Une nuit de plus où le poids de mes remords allégeait mes paupières, une nuit de plus où mon sommeil était hanté par leur voix, une nuit de trop où les images de cette bataille s'ancraient dans mon crâne.

Corbeaux contre colombes, colons déplumés, esclaves désossés, un océan de sang s'apprêtait à couvrir la mer du port...

Des balles qui s'enfonçaient dans la chair, des cris d'effroi succédant au bruit du canon, les machettes recouvertes de sang s'élevaient vers le firmament, haut dans le ciel, indiquant aux âmes le chemin des astres.

La mélodie des ossements qui s'écroulaient sur le sol, accompagnait les pleurs et le sang de ces gosses morts sur le négrier.

On n'avait pas pu les sauver avant que la folie du colon ne presse la gâchette sur ces êtres innocents. Et puis vint le désastre, ce foutu bout de métal qui trouva refuge entre les deux yeux de notre chef, je revoyais son œil gauche se fermer en premier et j'entendais de nouveau le silence de nos cœurs qui à ce moment avait raisonner si fort, si fort ...

Quatre heure du matin, je me réveillait d'un sommeil aux souvenirs couleur vermeil, le bruit des chaînes perturbait ma prière, des idées noires dans mon crâne, que je demandai à Dieu de chasser, de me pardonner d'avoir sali mon âme en ôtant celles de ceux venus par la mer.

Dieu m'a béni, je me maudissais tout seul en péchant, les chaînes que j'infligeais à mon âme étaient plus lourdes que celles que le colon avait mises à nos pieds ; rongé par la culpabilité à chaque jour que Dieu faisait je lui demandais de m'en délivrer.

Cinq heure du matin, le Quilombo était vide, sur le sol les cendres du feu qui embrasait la fête d'hier...

L'air était frisquet, quelques gouttes tombaient du ciel sans doute les larmes des âmes de ceux qui nous avaient quitté et au milieu du village une stèle ornée de la tête du chef et à ses pieds une silhouette se dessinait, c'était celle d'une femme, une femme qui noyait la douleur d'une perte dans des sanglots qui submergeaient les cieux ; ce ciel où son âme sœur était partie...

Peiné de sa souffrance, je m'approchai pour la relever et lui dit : << Lève toi, cesse de pleurer, ces larmes ne lui rendront pas la vie mais nous ont peut encore se battre pour honorer sa mort ! >>

Sept jours étaient passés depuis la défaite sur le port et la perte de notre chef, le village était de moins en moins meurtri et quelques rayons venaient embaumer nos cœurs. Seule la veuve semblait encore si souffrante, elle vivait avec nous mais était morte de chagrin.

Quand le crépuscule peignait le ciel, notre messenger arriva et nous indiqua que dans 7 jours des renforts portugais arriveraient pour s'attaquer aux Quilombos. Il fallait que l'on soit prêt pour cette nouvelle guerre, il fallait désigner un nouveau chef et du bout de son doigt d'où s'écoulait une larme, la veuve me désigna et dit : << C'est toi l'élu ! >>

Dès qu'elle avait prononcé ces mots, mon règne sur le village débuta...

Hommes, femmes, enfants tout le monde étaient soumis à un entraînement intensif à la machette et au corps à corps. Pour donner l'illusion de ne pas trop user leur esprits je me servais de la capoeira , un moment de joie mais pas de répit car cette danse me permettait de juger les meilleurs en combat singulier. Un travail acharné sur le maniement des projectiles pour le combat à distance et une nouvelle doctrine cette fois ci on ne ripostera plus comme le souhaitait le neveu de Zumbi, cette fois ci c'est nous qui lançons l'assaut car attendre ne nous libérera pas de nos chaînes, ensemble irons chercher notre liberté !

Plus que deux jours avant l'arrivée des renforts portugais. Ici l'entraînement se passait bien, les gosses avaient appris à tuer avec des lances en chassant des animaux, d'ailleurs ils avaient même réussi à apprivoiser un destrier d'une force incroyable qu'ils m'avaient offert.

Mon canon enfin scié, le Quilombo de Palmares était fin prêt à se délier de ses chaînes et de changer sa destinée. La nuit tombait, avant de dormir je faisais ma prière, je demandais une énième fois pardon à Dieu pour le sang qui sera versé, je me réconfortais dans les versets que ma mère me récitais, des mots que je ne pouvais oublier...

L'aube embaumait l'horizon, le village se réveillait, le temps d'un repas composé de vivres volés aux colons et de quelques fruits cueillis par les enfants dans la savane puis voilà qu'on repris l'entraînement.

Les corps vacillaient aux rythmes de la capoeira, les bustes se tortillaient de la gauche vers la droite tel un roseau sous une bourrasque, les pieds se balançaient, des hommes se roulaient sur le sol d'où vient notre chair, des coups de pieds circulaires imitant la valse entre la Lune et la Terre.

Un genou au sol et une jambe tendue vers le firmament, sous le rythme effréné de la musique de nos cœurs, l'entraînement se poursuivait avec les armes où la mélodie du métal faisait onduler le ciel.

La symphonie des machettes affolait les anges, effrayés et à la fois émerveillés par la synchronisation de nos âmes, de notre chair. L'entraînement se terminait quand résonnait la détonation de la seule arme à feu qu'il nous restait, un long canon scié que j'ai volé à un capitaine de navire négrier et la prochaine balle qui en sortira sera pour voler l'âme d'un de ses confrères...

C'était le jour de guerre, l'aube surplombait la montagne et perturbant mon sommeil de plomb. Baigné de lumière, je faisais ma prière, demandant au Créateur pardon et de protéger les miens. Tout le village était debout prêt à se battre pour sa survie, notre liberté...

Je chevauchais mon destrier, à mon dos le canon scié recouvrait les cicatrices laissées par le fouet du maître mais aujourd'hui c'était à moi de mettre les coups ! En tête du cortège, d'une marée noire, machettes tendues vers le ciel, on se dirigeait vers le port pour changer notre vie ou la laisser au bord de mer...

Les colombes migraient à l'opposé de notre trajet. On dévalait la montagne, plus que trois heures avant l'arrivée des navires.

J'aidais mon destrier à traverser un marécage, sur son dos les plus jeunes enfants, émerveillés par la beauté de la savane, les différentes teintes de verdure, le chant des oiseaux et l'arôme de quelques fleurs dessinaient sur leurs visages un sourire à l'éclat qui ferait pâlir celui de la Lune. En tête du cortège, je me retournais en regardant les miens, ceux qui m'ont accueilli et adopté, me suivaient aujourd'hui avec confiance, assez pour me confier leur vie. Sur une plaine pas loin du port, à dix kilomètres environ, je décidais de faire un arrêt. Avant de partir en guerre, partageons nos derniers vivres, un dîner en famille, même couleur, même sang, espérons que ce ne soit pas le dernier...

Ce sourire flamboyant sur le visage de tous les membres du village, réchauffait mon cœur larmoyant. Au-dessus de nos têtes, le zénith éclairait le ciel le temps d'une fête, on trinquait dans des tasses en bois remplies de lait et de miel, boire ensemble, est-ce celà le bonheur...

Les enfants gambadaient, les guerriers se vannaient, les femmes discutaient sauf une, la veuve de l'ancien chef qui dorlotait son enfant, son dernier trésor, la seule chose qui l'a retenait en ce monde. Elle me tendait son môme et dans ses yeux j'ai vu son âme me demander de le protéger. Les mêmes paumes qui tiennent ce gosse, tiendront dans quelques heures les ossements de ceux qui avaient désossé son ciel et ses colombes. Il me fixait avec des yeux tendres, mon cœur se resserrait, le sang devait couler pour que le regard de ces petits enfants noirs puisse perdurer dans le temps ; que les anges embellissent leur horizon, nous on s'occupera de leur démons.

<< C'est l'heure, tout droit ! Allons arracher notre fin heureuse ! >>

Le bruit de l'eau et les cris des marchands, nous voici au port, aux portes de la liberté ou de l'enfer ? Au loin deux grands navires s'apprêtaient à accoster, on se mettait alors en place, les enfants de leur côté surplombait la place centrale du port, armée de lances, de roches et de fruits pourris en guise de projectiles et évidemment de leurs machettes en cas de combat rapproché, étant donné que cette fois nos adversaires seront des soldats, mais il était primordial pour moi de veiller à éloigner ces gosses du cœur de la bataille ; en cas de défaite ils avaient la consigne de fuir vers le Nord Ouest, ils y trouveraient un refuge...

Quant à nous on s'élançait frénétiquement vers ces monstres de bois, on escaladait ces carcasses sans encombre bizarrement, une fois dessus...

Rien ! Aucun soldat ! Seulement trois vulgaires petits marins sur les deux navires, l'incompréhension règne quand soudain au loin l'atmosphère se remplissait de cendres, ça venait de la savane, de notre montagne...

Pendant que la noirceur des cendres teintait notre ciel, je comprenais que l'on était tombé dans un piège, les deux navires n'étaient que des leurres pour nous attirer et avoir le champ libre pour détruire notre Quilombo. Descendu du navire et accroupi sur le sable, l'air pensif, me demandant comment ont-ils pu avoir notre emplacement, la veuve s'approcha de moi et me dit :

<< Navré de ne pas t'en avoir parlé avant, mon mari avait des doutes sur une personne et aujourd'hui cela se confirme, le messenger nous a trahi ! >>

Comment n'avais je pas pu me méfier d'un mulâtre qui ne vivait pas avec nous, je me sentais troublé, que faire ? Rongé par le doute, c'est alors que les cris des mêmes ont fendu mon ciel. Une faction du groupe de soldats portugais n'était pas à la montagne mais était là, présente sur les lieux pour nous tendre une embuscade. Les enfants étaient menacés par des fusils de chasse, on accourait vers eux mais le temps que ceux qui étaient encore sur les navires descendent et nous de traverser la place centrale du port, les gosses étaient déjà morts, leurs voix noyées sous les décibels des détonations... Je voulais les mettre à l'abri en les plaçant ici mais au final suite au piège, ils étaient en première ligne, sur le porche des portes de la mort...

Sur cette faction, notre rancœur se déchaîna, leurs propres fusils enfoncés aux fins fonds de leurs gorges, les lames des machettes plantées dans leurs crânes malgré leurs doux cris de douleur, rien à faire la culpabilité ne pouvait s'estomper par la violence. La vue de leurs petits corps, inertes au sol, m'aveuglaient de haine mais il fallait que je reste fort pour protéger ceux qui restaient, c'était ensemble, qu'on se dirigeait vers le Nord Ouest pour trouver refuge pourtant dans cette traversée je me sentais seul, le cœur fendu par mes torts.

On se fiait aux nuages, là où le vent nous mène, les anges nous escortais vers le Nord Ouest, direction Pernambuco espérant trouvé refuge dans un Quilombos voisin. La boue du marécage sur notre mélanine, entre les fougères et les arbres touffus, on suivait les sentiers tracés par les pattes des bêtes sauvages, les traces de nos pas dans les leurs, on s'enfonçait dans la savane brésilienne.

À la lueur des étoiles, l'éclat d'un feu de camp embrasait la verdure qui nous entourait. L'air était frais, le ciel était dégagé, je trouvais le sommeil près des sabots ensanglantés de mon destrier, que j'avais pansé avec des feuilles de bananiers avant de clore mes paupières. Le lendemain on poursuivit notre route qui semblait interminable quand soudain en s'adossant à un tronc d'arbre je ressentis des épines, enfin on avait trouvé ces fameux arbres, des Pernamboucs ! À la vue de ces troncs d'arbres épineux, j'ai compris que l'on était arrivé dans la région de Pernambuco et donc que le Quilombo n'était plus très loin.

Une petite pause, le temps d'une louange, puis on repartait sur notre trajet, espérant que les anges soient encore de notre côté...

Des milliers de racines passées sous nos pas, quelques collines à gravir et nous voici à environ huit kilomètres du pied de la montagne où nos semblables se cachaient. J'apercevais le sommet, au-dessus de lui la beauté du ciel, espérons qu'il soit clément avec nous pour que je ne revoie plus les miens pleurer ces larmes de sel. On s'apprêtait à atteindre le pied de la montagne quand l'un des nôtres aperçut une milice rôdant aux alentours.

À tous les coups, ils cherchaient le positionnement du Quilombo; on retroussait nos pas pour se cacher près des arbres cependant les plus nerveux de la troupe voulaient se battre, on était plus nombreux et on ne pouvait pas les laisser découvrir l'emplacement du Quilombos. On grimpa dans les arbres en se rapprochant d'eux discrètement et le temps d'une attaque surprise on les tua facilement mais pour ne pas éveiller de soupçons il fallait déplacer les ossements loin d'ici.

Je ne pouvais pas refaire la même erreur deux fois, hors de question de perdre de nouveaux les miens. J'emporta les ossements, loin de la montagne, hors de question de réveiller des doutes sur l'emplacement. Le reste de la troupe commençait à gravir la montagne pendant que je chevauchais mon destrier au pelage noir, comme mes idées...

On rebroussait chemin, je devais placer les ossements à proximité d'une plantation afin de les faire passer pour ceux d'esclaves. Au galop, le bruit des sabots résonnaient dans la savane, plus de cinq heures de trajet, apercevant finalement une plantation j'y déposait les os, espérant duper la milice. Je m'éloignais ensuite de l'habitation du diable pour me rendre dans le Quilombo de Pernambuco. Rebroussant chemin dans la savane, des grognements résonnaient dans notre dos, nous étions pourchassés par des chiens de chasseurs d'esclaves, qui nous traquaient, sans doute en flairant l'odeur du sang des plaies de mon cheval.

Au rythme effréné de mes battements de cœur synchronisés aux sabots de mon destrier, cavalant je ne savais où pour les semer, mon champ de vision rétrécissait, mon souffle se coupait petit à petit, que faire, où fuir ? Des branches- des racines- des branches - des racines, la verdure nous emprisonnait, où était le chemin de la liberté...

Les grognements des chiens se faisaient de plus en plus fort, il fallait fuir vers les côtes, le chemin serait moins encombré pour mon fidèle compagnon, je regardais le ciel et je priais pour me diriger vers la bonne direction ; l'ombre d'une nuitée repeignait les cieux, quand la silhouette d'une vague et la douceur du sable se dessinaient...

Sous le sourire de la Lune, mon destrier cavalait pour échapper à leur crocs, une étendue de sable que la mer caressait, le silence de l'océan perturbé par des grognements de rage.

Les sabots qui frénétiquement effleuraient le sable, la fraîcheur d'une brise glaciale sur mon visage, la beauté de la nuit amoquée par la haine dans les yeux de ces chiens, ils étaient de plus en plus proche, si seulement j'avais pris mon arme ce calvaire serait déjà fini, hélas !

La fatigue engluait les muscles de mon destrier, ses sabots s'enfonçaient dans le sable comme le soleil dans la mer, ces molosses nous avaient rattrapés. Leur crocs dans sa chair, le sang sur le sable, se mélangeaient à l'écume des vagues et mon fidèle compagnon hennissait de douleur, au premier rayon du soleil, les vautours avaient eu leur proie...

Des canines dévorant la sueur d'une âme, l'aube était ensanglantée, mon destrier en larme ne bougeait plus, sa jambe gauche était déchiquetée. Il fallait que j'intervienne avant que ces chiens ne le tuent définitivement. J'allais devoir tuer à mains nues ces deux canidés, leur jetant du sable pour attirer leur attention, mon regard croisa ces quatre iris dépourvus d'âmes, rongés par la haine. Ma jambe gauche s'enfonçait dans le sable et mon bassin fit une large rotation, demi-tour sprint ! Il fallait détalier et les éloigner, sur mon chemin je ramassais une branche mais le temps de me baisser un de ses chiens me rattrapa et me sauta à la gorge, dommage pour lui par un réflexe miraculeux j'enfonça la branche dans sa gueule, entre ses canines.

C'était le moment de l'attaquer ! Je saisisais le canidé à la gorge et le temps d'une hésitation entre le tuer et le laisser en vie, son compère déboulait à toute allure et me mordit le bras droit.

On y était, j'allais sûrement finir déchiqueté, mon corps en lambeau éparpillé sur le rivage, perdu dans les vagues... C'était à ce moment précis, que des membres de la milice et des chasseurs d'esclaves nous avaient rejoints, le chasseur rappelait son chien puis soudain une meute d'hommes blancs m'entouraient.

Le Quilombo, la famille, tout ça c'était fini pour moi. À cet instant, je me disais que je serai soit tué, soit réinséré dans une plantation, peu importe le résultat, ces deux situations ne m'évoquaient aucune différence. La milice remit à mes poignets, ces foutus chaînes du diable, une fois cela fait, un des planteurs me roua de coups, le goût du sang avait remplacé celui de la liberté, encore un rêve tombé à l'eau...

On s'apprêtait à partir dans une plantation voisine, quand un des chasseurs qui me dévisageait sur la plage s'écria : << on ne peut pas le garder, c'est un esclave recherché aux Antilles ! J'ai déjà vu sa tête sur un avis de recherche lors d'une escapade, il faut le rapatrier à son propriétaire, il payera très chère pour le retrouver.>>

Mes paupières avaient dû mal à s'ouvrir, j'avais passé la nuit enchaîné à un arbre pas loin du port, en attendant le navire négrier qui était censé me rapatrier. On dirait bien que j'allais rentrer avec l'échec et le poids de ce fardeau qui collait à ma peau; mais bon vu où on en était, là où le vent nous mène j'irai, je n'avais pas vraiment le choix... Le soleil semblait si loin de la mer, quand les ombres des planteurs se dessinaient sur le sol, << poussez vous laissez moi voir la lumière ! >>

Voilà la dernière phrase que j'avais hurlé sur eux puis plus rien, le néant... Me réveillant au port, un liquide vermeil tombe goutte à goutte sur ma mélanine, mon iris percevais difficilement l'horizon mais au poids de mes chaînes et à l'odeur putride du sel de l'océan, je comprenais que mon heure arrivait, j'embarquais !

Tel une épave, c'était l'état de mon âme, quand j'entendais le bruit des chaînes frottant le bois humide du navire. Enchaîné au mât, j'assistais au hissage des voiles au-dessus de ma tête, l'ange de bois servant de figure de proue pointait du doigt les côtes du Brésil; le sable- la savane- les montagnes, Adieu !

Le navire s'éloignait légèrement du rivage et en regardant le ciel je revoyais le visage souriant des enfants du Quilombo se dessiner dans les nuages, si seulement je n'avais jamais foulé ces terres, ces gosses auraient encore le sourire. Est- ce que ce rêve vaut le prix de toutes ces âmes meurtries ?

Pendant que le bateau longeait la côte et que le mal rongait mon âme, une vague noire venait se déverser sur les grains de sable. Le Quilombo de Pernambouc accourait à mon secours, que ce fût incroyable ! Tous à l'eau, ils encerclaient le navire à la nage, immobilisant ce démon boisé en quelques secondes, le temps que les planteurs donnaient l'ordre de leur passer dessus, c'était déjà trop tard, certains avaient commencé à grimper. Les sabres virevoltaient sur le pont, les planteurs et leur équipage ripostaient par des coups de feu mais la force du nombre, la force des Hommes noirs avait triomphé, un coup de feu retentissant sur nos chaînes et me voila de nouveau libre !

Éblouis par le soleil j'apercevais une paume, une main tendue pour me relever des abysses où je m'apprêtais à m'enfoncer, c'était la paume de la veuve !

Le temps de jeter à l'eau les dépouilles des planteurs et autres navigateurs, qu'on se rendit sur le rivage pour enterrer les trois esclaves morts au combat. Encore des vies que mon existence aura coûté. Cette foutue liberté ne pouvait pas valoir la vie des autres.

Pendant le rituel funéraire, j'étais évasif, perdu dans mes pensées quand soudain la veuve s'approcha de moi en me disant: << Mon mari aussi doutais, il se demandait toujours si cette bataille valait la peine de perdre ses proches, mais la réalité c'est que eux ne se pose pas cette question, ils vous suivront jusqu'à la mort car vous symbolisez quelques chose pour eux, une chose plus grande que leur propre vie, alors si vous doutez de vos rêves, c'est comme si vous crachiez sur leur tombes. Ils vous ont donné leur vie pour que vous changiez ce Monde ! >>

Ses mots avaient résonné au plus profond de mes entrailles et pendant que je contemplais le ciel pour savoir que faire, la silhouette du navire éclairait mon horizon, il fallait propager cette étincelle du Brésil, notre envie de liberté, à travers toutes les colonies, transmettre la mentalité des Quilombos, de notre chef, de Zumbi dans toute la Caraïbe !

Là, sur l'océan, ce navire à trois voiles sera notre solution, je réunissais alors tous les membres des Quilombos de Pernambouc ainsi que les survivants du nôtre puis demanda à vingt d'entre eux de me rejoindre pour libérer des chaînes de la plantation, d'autres esclaves au-delà des mers...

L'équipage se formait rapidement, mais aucun d'entre nous n'avait jamais navigué, heureusement j'avais pu apprendre dans des livres grâce à Dieu.

Il fallait donc que je leur transmette sur le tas, mon peu de savoir. Avant d'embarquer la veuve m'enlaça si tendrement, des larmes coulaient à la mer quand nous prîmes le large...